

Quel rôle pour les universités dans un monde en transformation?

Allocution prononcée par le recteur Daniel Jutras,
au Conseil des relations internationales de Montréal

28 avril 2022

Bonjour,

Monsieur le Président-Directeur général du CORIM,
Distingués invités de la table d'honneur,
Mesdames,
Messieurs,

Je voudrais d'abord remercier le CORIM de cette invitation et du grand honneur qu'il me fait en me permettant de vous adresser la parole aujourd'hui. Il se passe des choses excitantes à l'Université de Montréal ces jours-ci. En l'espace de quelques semaines, coup sur coup, deux grandes fondations ont montré leur confiance dans l'Université de Montréal par des gestes philanthropiques sans précédent : un total de 200 millions de dollars nous ont été donnés par la Fondation Chopin-Péladeau et Québecor d'une part et la Fondation Courtois d'autre part. Ces dons sont un puissant signal : ils affirment haut et fort qu'une grande université comme la nôtre peut jouer un rôle capital dans la construction du Québec et du Canada de demain. Ils consolident le statut de l'Université de Montréal en tant qu'université de recherche de calibre mondial. Ils donnent à notre population étudiante, à notre corps enseignant, à nos chercheurs et chercheuses le droit de rêver, en français, à l'atteinte des plus hauts sommets sur la scène internationale.

C'est ce droit de rêver que je voudrais revendiquer aujourd'hui. Je le revendique pour toute la communauté universitaire, pour tout le Québec, même si je précise d'entrée de jeu que je ne parle qu'en mon nom. J'espère néanmoins que mon propos fera écho aux valeurs que je partage avec mes collègues universitaires.

Dans une version antérieure de mon allocution d'aujourd'hui, j'avais choisi un titre plus provocateur, à la Yvon Deschamps, soit « Les universités, qu'ossa donne? » Les membres de mon équipe ont avalé leur café de travers. On m'a dit : « Daniel, voyons, un titre en langage familier, ça ne fait pas très sérieux pour un recteur. » Ils ont choisi quelque chose de plus générique, et vous êtes venus quand même. Merci d'être là.

Il reste que le « qu'ossa donne? », ou – pour le dire moins prosaïquement – la perspective instrumentaliste et fonctionnelle, est omniprésent dans le discours public. Les hôpitaux, les CHSLD, les transports en commun, les autoroutes, les tunnels, les garderies et les écoles, on comprend. Mais les universités, ça sert à quoi? Quelle est leur finalité? Peut-on mesurer leur apport à la société québécoise? Et puis, surtout – parce que ça coûte cher, les universités –, peut-on savoir si l'on en a pour notre argent? Le soutien à l'enseignement supérieur, c'est 8,6 milliards dans le budget du Québec¹. Ça représente 7,5 % des dépenses publiques, en croissance de 9,7 % dans le

¹ Source : Secrétariat du Conseil du trésor, budget 2022-2023, page 7.

dernier budget. Quel est le retour sur l'investissement? Peut-on faire mieux? Les universités peuvent-elles répondre plus vite et plus efficacement aux besoins du marché et contribuer à la prospérité du Québec?

Je vais le dire d'emblée. Les universités acceptent leur responsabilité dans la réponse aux grands défis auxquels nous sommes confrontés ici et maintenant, y compris les changements climatiques, la rareté de la main-d'œuvre et le vieillissement de la population. Le Québec a besoin d'une relance? Les universités répondent présent! Sur tous les terrains. Le Québec a besoin de plus d'infirmières spécialisées, de vétérinaires en milieu rural, d'entrepreneurs en informatique, de psychologues, de profs au primaire? Oui, oui, on vous prépare ça vite fait, bien fait. Surtout « bien fait » parce que former des experts, ça prend plus que deux sessions à temps partiel. Nous formons le personnel hautement qualifié dont le Québec a besoin pour son essor économique, social et politique, dans toutes les disciplines, et pas seulement celles pour lesquelles les besoins sont pressants et immédiats. Nos chercheurs et nos chercheuses investissent temps et énergie dans l'innovation et collaborent au sein d'équipes québécoises et internationales. Plusieurs travaillent main dans la main avec des partenaires industriels pour passer des idées à l'action dans des secteurs à fort potentiel de commercialisation. Toutes les universités québécoises mobilisent leur savoir au service de la société.

Mais le rôle des universités, c'est bien plus que cela. C'est bien plus que cette réponse rapide aux problèmes immédiats du Québec et du reste du monde.

Il y a devant chez moi un grand pin blanc. Je parle de l'arbre évidemment, pas de boulangerie. Mon grand pin doit faire une vingtaine de mètres de haut. Je peux à peine faire le tour du tronc avec mes bras. Ses racines sont profondément ancrées dans le sol. Malgré son grand âge, mon pin change et pousse un peu chaque année. Je vais vous faire une confession : il ne m'est jamais venu à l'idée de me demander à quoi il sert, l'arbre en question. Bien sûr, mon grand pin donne de l'ombre, il ajoute de la valeur à mon terrain, il stocke un peu de carbone. Mais sa plus grande valeur est intrinsèque. Il est là, c'est tout, et sa présence imposante contribue à définir l'espace autour de lui.

Les universités sont comme mon arbre. Leur plus grande valeur est intrinsèque. Comme le disait l'ancien chancelier de l'Université de Montréal, M. Louis Roquet, les universités sont importantes d'abord en raison de ce qu'elles sont, pas de ce qu'elles font. Leur mission au service du bien commun s'inscrit dans la longue durée, dans le temps long, plutôt que dans une réaction trop pressée aux enjeux du moment.

Alors mon message aujourd'hui est simple : à trop vouloir instrumentaliser les universités aujourd'hui, on se privera de ce qu'elles peuvent offrir de meilleur pour demain.

Parler de demain, c'est déjà plonger dans un grand vortex d'incertitude. Le Québec et le monde que nous habitons changent vite. La vérité, c'est qu'au-delà des rapports inquiétants du GIEC nous ignorons de quoi seront faites nos conditions de vie et celles de nos enfants dans 50 ans, dans 20 ans ou même dans 10 ans. Nous ne savons pas exactement de quoi auront besoin les habitants de notre planète pour assurer à tous et à toutes une vie bonne, équitable, démocratique et sécuritaire. C'est justement pour cela qu'il faut penser le rôle des universités non plus seulement à court terme, comme on a tendance à le faire ces jours-ci, mais sur la longue durée. Devant la frénésie ambiante, il faut réserver un peu d'espace à la perspective du temps long. Justement, vous me voyez venir, les universités sont le lieu privilégié du temps long.

Les universités existent depuis huit siècles. C'est long huit siècles. Je concède que les campus modernes n'ont plus grand-chose à voir avec les universités médiévales. Mais même si elles ont beaucoup changé depuis ce temps, les universités s'appuient encore sur une vision humaniste de leur rôle. Leur mission a toujours été ancrée et continue d'être ancrée dans un rapport fondamental au savoir, à la connaissance. Ce rapport au savoir, il se décline en trois volets.

La mission des universités, c'est d'abord de préserver le savoir, puis de le transmettre et, enfin, de découvrir ce qui est toujours inconnu, de créer de nouveaux savoirs.

Je voudrais passer en revue ces trois volets de la mission des universités, expliquer pourquoi elle est toujours pertinente aujourd'hui, malgré la tentation toujours présente de mobiliser les universités autour des besoins immédiats de la société.

Le premier rôle des universités, c'est de préserver le savoir et les acquis de la connaissance scientifique. Ou, pour le dire plus précisément, de préserver les conditions de possibilité de notre quête du savoir. Les universités ne sont pas seules à porter cette responsabilité. Mais dans un monde où la liberté de presse est menacée, dans un monde où l'information circule en circuit fermé, dans un monde où les institutions démocratiques sont un peu partout mises à mal par le mensonge et la désinformation, les universités sont l'un des rares espaces où l'on peut encore invoquer la pensée critique et le débat ouvert. On me taxera d'être présomptueux, mais je vais le dire quand même : l'université, ce doit être la petite voix qui se fait entendre quand le débat public part en vrille, le petit ange sur l'épaule qui sert de conscience à l'humanité. La méthode scientifique, l'administration de la preuve, la curiosité, la rigueur analytique, l'évaluation par les pairs, une éthique de l'intégrité, le refus de la censure, la

dénonciation des dérives, la confrontation de tous les discours jusqu'à ce qu'émerge une connaissance du monde à laquelle on puisse adhérer avec confiance : voilà ce que les universités peuvent et doivent offrir au monde.

C'est une responsabilité capitale pour le bien commun, pour toute la société, à l'échelle locale comme à l'échelle internationale. Je concède qu'on ne s'en acquitte pas parfaitement tous les jours. Et il y a bien des pays où la méthode scientifique et la liberté universitaire se heurtent à des obstacles insurmontables. Mais le Québec n'est pas de ceux-là. Alors il faut le redire : les universités d'ici peuvent servir de socle à la pensée critique et préserver les acquis de la connaissance scientifique, mais pour qu'elles y arrivent, il faut leur laisser les coudées franches. Il faut préserver au maximum leur autonomie institutionnelle, libre des interventions politiques ou économiques qui voudraient dicter les conditions, les thèmes ou l'ensemble des priorités dans la quête du savoir. Il faut laisser les universitaires définir eux-mêmes les contours de la liberté académique, confiants que, dans le temps long, l'institution universitaire jouira d'un extraordinaire pouvoir d'autocorrection. Pas besoin d'une loi comme le projet de loi 32 actuellement devant l'Assemblée nationale, pour y parvenir. Il suffit que le monde universitaire réaffirme et surtout mette en œuvre aux yeux de toutes et tous, et au quotidien, les conditions de la pensée critique et de la libre recherche scientifique.

Le deuxième rôle des universités, c'est la transmission des savoirs. Toutes les études le confirment : pour ceux et celles qui ont la chance d'accéder à l'université, leur passage dans ses murs est une occasion unique d'épanouissement individuel, qui contribue non seulement à leur sécurité économique à long terme, mais aussi à leur capacité de s'inscrire intelligemment et durablement dans la vie démocratique. L'université ouvre la porte du monde des idées. Elle nourrit la pensée critique et pose les bases d'une citoyenneté informée et éclairée. L'université est un espace où l'on rencontre des gens qui diffèrent de soi, qui pensent autrement que soi – y compris des profs et des étudiants venus d'ailleurs, de partout dans le monde. À l'université, le savoir se transmet par toutes sortes de moyens. Plusieurs d'entre vous ont probablement des souvenirs positifs de ce qu'ils ont vécu à l'université, en classe, mais aussi dans les partys, les tournois sportifs, les cafés étudiants ou l'action communautaire. Dans sa meilleure version, c'est à cela que doit servir la formation universitaire : permettre à chaque personne qui étudie chez nous de réaliser son plein potentiel humain et citoyen.

Ce deuxième rôle des universités est lui aussi capital pour le bien commun, pour toute la société, à l'échelle locale comme à l'échelle internationale. Et ici encore, je concède qu'on n'y parvient pas tous les jours ni à l'égard de tous. On peut faire mieux.

D'abord, les universités doivent, sans détour et avec énergie, mettre la formation et l'encadrement des étudiants au cœur de leur mission. L'excellence en enseignement, la qualité de l'expérience pédagogique vécue par nos étudiants et nos étudiantes, la mobilité internationale et l'expérience communautaire qui ouvrent les yeux sur le monde, la multiplication des occasions d'apprentissage fortes, pertinentes et transformatrices, tout ça doit figurer au sommet de notre liste de priorités. Les grandes universités de recherche comme la mienne ont parfois négligé cet aspect essentiel de leur mission. C'est une grave erreur. Elles doivent plutôt faire en sorte que leur mission de recherche s'intègre directement à l'expérience étudiante au plus tôt, dès le premier cycle. S'assurer que nos plus grands chercheurs et chercheuses partagent un peu de leur passion avec nos étudiants et étudiantes dès leur entrée à l'université.

Ensuite, les universités doivent continuer d'élargir l'accès aux études supérieures, par tous les moyens. Par rapport aux pays de l'OCDE et au sein même du Canada, le Québec accuse un retard important dans le taux de diplomation au baccalauréat et encore plus aux cycles supérieurs. C'est un retard qui mine nos objectifs de prospérité, bien entendu. Mais plus grave encore, ce retard frappe particulièrement les communautés minoritaires et marginalisées au Québec. Il faut saluer les efforts importants du gouvernement du Québec d'augmenter les ressources destinées à l'aide financière aux études. Mais il faut aussi, et de manière urgente, travailler en amont sur les obstacles autres que le coût des études pour que tous les enfants du Québec puissent aller au bout de leur potentiel et de leurs espoirs.

J'en arrive au troisième rôle des universités, soit créer et découvrir de nouveaux savoirs. Depuis des siècles, les universités font avancer l'humanité, parfois en trouvant des solutions à des enjeux pressants et immédiats, le plus souvent en explorant avec curiosité des phénomènes ou des concepts qui demeurent mystérieux ou mal compris. Les universitaires renversent des paradigmes et offrent de nouvelles manières de comprendre le monde et d'agir sur lui. Les exemples sont nombreux de découvertes universitaires alimentées par cette seule curiosité, sans objectif immédiat d'application scientifique ou de commercialisation. Ces découvertes conduisent des années plus tard à des résultats bénéfiques : la recherche sur l'ARN messager qui a permis le développement rapide de vaccins contre la COVID-19; les réflexions historiques et politiques sur le déclin de l'empire soviétique et la chute du bloc de l'Est, qui permettent maintenant de mieux mesurer la stratégie cruelle et despotique de Vladimir Poutine en Ukraine; ou les explorations théoriques de spécialistes de la physique quantique, qui nourriront demain des avancées extraordinaires en informatique, en cybersécurité et en génie des matériaux.

Je pourrais continuer longtemps, mais la conclusion est limpide. Pour que les universités puissent continuer de jouer leur rôle de création de nouveaux savoirs, il faut ici encore se garder de penser à court terme. Il faut résister à la tentation de mettre tous nos œufs dans le même panier de la recherche appliquée et continuer de soutenir la recherche fondamentale. Dans tous les domaines du savoir. D'abord, comme le soulignait à l'UdeM il y a quelques jours Jacques Courtois, le président de la Fondation Courtois, parce que « si nous ne participons pas à la science fondamentale nous aurons moins d'emprise sur les technologies qui en découlent et les avantages économiques qui y sont souvent liés. Et nous perdrons une partie de notre souveraineté comme pays parce que d'autres contrôleront notre accès aux technologies de pointe ». Nous deviendrons une « colonie technologique », a-t-il conclu. Mais aussi parce que la recherche fondamentale est la manifestation d'un trait essentiel de notre humanité : la volonté pure de comprendre le monde qui nous entoure, celle qui nous distingue du reste de la biosphère.

La recette du succès dans la création des nouveaux savoirs est connue : il faut attirer et retenir chez nous les plus grands chercheurs et chercheuses, s'engager dans la voie de la science ouverte et responsable, et rehausser nos plateformes et infrastructures de recherche pour qu'elles soient à la hauteur de nos talents. Il faut favoriser la participation des universitaires québécois aux réseaux canadiens et internationaux les plus performants dans tous les champs disciplinaires. Et dans cet espace hypercompétitif, il faut se servir de notre ancrage francophone comme un tremplin pour nous projeter vers le monde, plutôt que d'y voir un boulet qui freine notre envol.

J'en reviens à mon point de départ. Les universités, qu'ossa donne? Est-ce qu'on en a pour notre argent? Est-ce que les universités québécoises sont sous-financées? Est-ce qu'elles nous donnent un bon retour sur l'investissement? Combien de chercheurs québécois ont commercialisé et rentabilisé leurs découvertes? A-t-on vraiment besoin de plus de sociologues et de philosophes? Nos universités sont-elles malades du « wokisme »?

Il y a quelques bonnes questions là-dedans. Et d'autres qui sont vraiment très mauvaises. Mais ce sont surtout des questions qui manquent cruellement d'ambition. C'est le petit pain proverbial qui se cache derrière ces interrogations, pas mon grand pin blanc de tout à l'heure. Le Québec d'aujourd'hui a été construit, dans une bonne mesure, par le remarquable réseau universitaire qu'on a eu l'intelligence de créer et de soutenir depuis plus d'un siècle. On voyait grand à l'époque. L'éducation allait servir de moteur pour l'entrée du Québec dans la modernité. Et c'est ce qui est arrivé. À Montréal seulement, le réseau universitaire regroupe 7 grands établissements, près de

200 000 étudiants et étudiantes², et un corps enseignant comptant plus de 6300 personnes³ de calibre international dans toutes les disciplines. C'est plus de 1,4 milliard de dollars⁴ qui soutiennent la recherche de pointe sur nos campus chaque année. Il n'y a pas d'autre ville universitaire avec une telle puissance au Canada, et elles se comptent sur les doigts d'une seule main en Amérique du Nord. Disons-le fièrement : nous jouons déjà dans la cour des grands. Mon vœu le plus cher est que tous les Québécois et toutes les Québécoises en fassent une source d'extraordinaire fierté – à la hauteur de la fierté que nous tirons des grandes réalisations du Québec à travers le monde.

Je l'ai dit en ouverture : à trop vouloir instrumentaliser les universités aujourd'hui, on se privera de ce qu'elles peuvent offrir de meilleur pour demain. Il faut plutôt continuer dans la voie humaniste de ceux et celles qui nous ont précédés, en regardant loin en avant. Non seulement nos étudiants, nos étudiantes, nos chercheurs et nos chercheuses seront préparés pour le monde tel qu'il sera en 2050, mais ce seront eux et elles qui le façonneront. Le Québec de demain sera construit, en bonne partie, par un réseau universitaire ambitieux et florissant, porteur du génie québécois au-delà de nos frontières, sans complexes. Il faudra avoir la plus grande ambition possible pour toutes les universités québécoises de classe mondiale – oui, il y en a plus qu'une, et elles s'expriment aussi et fièrement en français. Des universités que nos prédécesseurs ont bâties à partir de rien d'autre que l'espoir et la volonté d'occuper la place qui nous revient dans le concert des nations.

Préserver le savoir, le transmettre, et créer de nouveaux savoirs. C'est tout simple et en même temps, c'est grandiose. La voilà, la valeur intrinsèque des universités. Les universités – qu'ossa donne? Des balises. De l'espoir. Beaucoup de lumière. Comme mon grand pin blanc, elles sont là, c'est tout. Leur existence même définit ce que nous sommes et ce que nous serons comme peuple promis à un grand avenir.

Merci.

-30-

² En 2020-2021, c'est 192 356 étudiants pour les 7 établissements. Source : Banque de données des statistiques officielles sur le Québec. Tableau : Effectif à l'enseignement universitaire.

³ 6393 personnes enseignant à temps plein en 2020-2021 pour les 7 universités. Source : Statistique Canada. Tableau : 37-10-0077-01.

⁴ 1422 M\$ en 2020 pour les 7 universités. Source : Research Infosource.